

Synagogues de Tunisie

Monuments d'une histoire et d'une identité

Dossier de presse



EDITIONS
ESTHETIQUES
DU DIVERS

8 place Victor Hugo
94270 Le Kremlin-Bicêtre
Tel: 00 33 (0)1 46 71 08 11
Fax: 00 33 (0)9 50 28 09 73
E-mail: contact@esthetiques-du-divers.com

www.esthetiques-du-divers.com

Synagogues de Tunisie

Monuments d'une histoire et d'une identité

par Colette Bismuth-Jarrassé et Dominique Jarrassé



Tunis, Synagogue de l'avenue de la Liberté

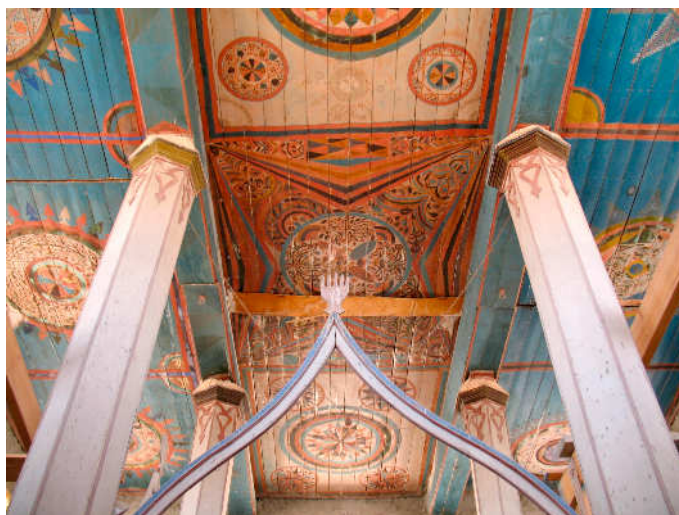
Véritable guide et mémorial des synagogues de Tunisie, dont il dresse l'inventaire complet à travers 700 photos, plans et documents, ce livre est le fruit d'un parcours de sept ans, à la fois retour vers l'enfance, ponctué d'innombrables découvertes, et première étude systématique d'un tel ensemble en terre d'Islam, une centaine d'édifices dont 70 encore sur le terrain.

Restituant l'histoire et la culture religieuse de ces communautés qui s'épanouirent, du XVII^e siècle aux années 1950, dans une symbiose que même le protectorat français ne put rompre, un voyage d'une extraordinaire diversité mène le lecteur du Nord, marqué par la modernité et la monumentalité à Tunis ou Bizerte, au Sud où les oasis, les montagnes et l'île de Djerba offrent des exemples fascinants d'architecture traditionnelle, troglodytes de Matmata, villages juifs de Djerba recélant plus de vingt synagogues, en passant par celles qui demeurent cachées dans les médinas de Kairouan, Sousse ou Nabeul...

Ce livre s'attache au regard porté sur ces synagogues et leurs fidèles, depuis les premiers voyageurs jusqu'à aujourd'hui, à l'heure d'une inéluctable patrimonialisation de ces édifices souvent abandonnés ou réaffectés, et apporte la connaissance préalable à toute sauvegarde et mise en valeur.

Contenu du livre

- Inventaire de toutes les synagogues de Tunisie (environ 80) avec relevés sur le terrain et couverture photographique
- Étude historique des communautés, à partir d'archives, documents anciens et sources orales, et analyse architecturale des synagogues
- Chapitre sur les synagogues tunisiennes en France et en Israël



Djerba, Hara Kebira, Synagogue Eliezer



Sousse, Grande synagogue de la médina

Données techniques

- Nombre de pages : 320
- Illustrations : 700 photos couleur et NB (pour les archives) ; reportages sur le terrain réalisés entre 2003 et 2010.
- Plans : 50 plans et relevés de synagogue, plans de ville situant les édifices
- Langue : Français
- Date de sortie : 9 septembre 2010
- Format : 31x26cm
- ISBN : 978-2-95-33041-2-1
- Poids : 2,2 kg
- Prix : 75€ pour l'édition standard
120€ pour l'édition limitée

Édition limitée

150 exemplaires numérotés, signés et marqués du timbre à sec de la maison d'édition. Chaque exemplaire est accompagné de deux tirages N&B sur papier Baryté Hannemühle 325g numérotés et signés.

Les deux photos choisies pour cette édition limitée sont la Grande synagogue de Tunis, avenue de Paris (aujourd'hui de la Liberté), symbole de la modernité, et celle de Tamezret, site berbère qui conserve une synagogue et un ensemble communautaire d'architecture vernaculaire tout à fait exceptionnel.



Tamezret

Les auteurs

Colette Bismuth-Jarrassé, DEA de Littérature comparée (Paris IV-Sorbonne), professeur de lettres et de communication, éditrice.

Née à Tunis, elle a souhaité entreprendre cette étude à un moment où une part du patrimoine juif tunisien est en train de disparaître.



Synagogue de Matmata

Dominique Jarrassé, professeur d'Histoire de l'art contemporain à l'université de Bordeaux et à l'École du Louvre.

A mené de 1987 à 1991, avec le soutien de la Fondation du Judaïsme Français, Paris, et de la Memorial Foundation for Jewish Culture, New York, une recherche sur les synagogues de France qui a abouti à une exposition au Musée d'Orsay et à la publication de *L'Âge d'or des synagogues* (1991) et *Une histoire des synagogues françaises. Entre Occident et Orient* (1997). Il a aussi publié *Synagogues. Une architecture de l'identité juive* (2001) et un essai *Existe-t-il un art juif?* (2006).

Spécialiste du patrimoine juif, il a contribué à la sauvegarde de plusieurs édifices, publié une série de monographies et un *Guide du patrimoine juif parisien* (2003).

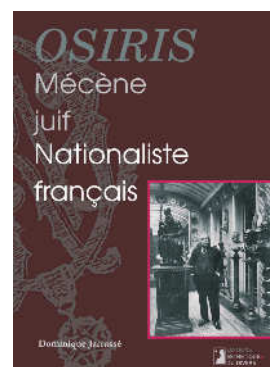
Les auteurs ont entrepris cette étude en 2003 avec l'autorisation et le soutien du Gouvernement tunisien ; leurs recherches ont bénéficié également de l'aide de M. Pierre Besnainou. La publication est soutenue par la Cahnman Foundation.

La maison d'édition

Les Éditions Esthétiques du Divers, créées par Colette Bismuth-Jarrassé, Nathanaël, Théodora et Dominique Jarrassé en 2008, se fondent, avant même la nécessaire reconnaissance de la diversité culturelle, sur le "plaisir de sentir le Divers" (Victor Segalen) et veulent ouvrir le regard aux différences, éveiller à la pluralité historique et ethnique des expressions culturelles, religieuses et patrimoniales. Elles offrent deux champs de spécialité :

- Patrimoine juif
- Études universitaires en histoire de l'art et anthropologie

Le premier livre publié, *Osiris mécène juif et nationaliste français* (2009), est une biographie d'un des plus grands mécènes séfarades français du XIXe siècle, Daniel Iffla Osiris, qui a construit sept synagogues, dont celles de Lausanne et de Tunis, et sauvé La Malmaison. Il a été suivi d'une réédition d'un classique de l'anthropologie de l'art, *Les débuts de l'art* d'Ernst Grosse (2009).



Sommaire

PARTIE II LA TRADITION INTÉGRÉE

Remerciements	5 et 319
Sommaire	6
Retour d'exil par C. Bismuth-Jarrassé	9

PARTIE I STATUT ET ÉVOLUTION DE LA SYNAGOGUE TUNISIENNE

CHAPITRE I	
LES MODALITÉS D'UNE RECHERCHE	15
Regards	17
Données	20
La synagogue, lieu de mémoire juive tunisienne	23

CHAPITRE II	
LES DISCONTINUITÉS D'UNE HISTOIRE	29
Antiquité : du légendaire à l'archéologique	30
Sous l'Islam : la <i>dhimma</i>	33
La période husseinite : vers l'égalité	36
Les effets de la colonisation	38

CHAPITRE III	
LA SYNAGOGUE DANS LA TRADITION TUNISIENNE	43
Fonctions de la synagogue	43
Synagogue, temple, <i>sla</i> , <i>yechiva</i> ...	47
Caisses et Conseils : le poids des institutions	50
La fin d'un monde	55

CHAPITRE IV	
CULTE DES RABBINS ET RELIGIOSITÉ TUNISIENNE	57
Un âge d'or rabbinique	58
L'attachement aux oratoires	62
Quelques <i>minhagim</i> et fêtes	65

CHAPITRE V	
LA HARA DE TUNIS, UN MONDE DISPARU	71
Sla el-kebira, la Grande synagogue	73
Rebbi Haïm et les oratoires <i>grana</i>	77
Les oratoires <i>twansa</i>	80
Effacement progressif de la Hara	85

CHAPITRE VI	
INTÉGRATION EN MÉDINA ET ARCHITECTURE VERNACULAIRE	89
Les plus anciennes synagogues	91
<i>Testour</i> , une synagogue en contexte morisque ?	91
<i>Moknine</i> , une synagogue de l'époque mouradite ?	94
<i>La Ghriba du Kef et les Bahoussi</i>	98
Les médinas oasiennes	102
<i>Le Djérid : Tozeur et Nefta</i>	102
<i>El Guettar</i>	105
<i>Gafsa</i>	106
Des synagogues en milieu berbère	110
<i>Tamezret</i> , un ensemble communautaire exceptionnel	110
<i>Matmata</i> , une synagogue semi-troglodytique	116

CHAPITRE VII	
DJERBA, L'ILLUSION DE L'INTEMPOREL	121
Sous le signe de l'orientalisme	122
<i>La Ghriba</i> , imaginaire et architecture	128
<i>Hara Sghira</i> , village des <i>Cohananim</i>	137
<i>Yechivat haCohananim</i>	139
<i>Yechivat Rebbi Klifa</i>	141
<i>Yechivat Rebbi Amram</i>	142
<i>Slat Trabelsiya</i>	143
<i>Yechivat Dighet</i>	144
<i>Yechiva Jdida</i>	146
<i>Hara Kebira</i> : l'invention d'un type ?	147
<i>La Grande synagogue</i>	148
<i>Synagogue des Cohananim</i>	151
<i>Synagogues Rebbi Hizkiya et Rebbi Brahem</i>	153
<i>Synagogues Rebbi Pinhas et Trabelsiya</i>	155
<i>Synagogue Rebbi Chalom</i>	158
<i>Synagogue Rebbi Bezalel</i>	159
<i>Synagogue Eliezer</i>	160
<i>Les oratoires</i>	162
<i>Houmt Souk</i> : la synagogue <i>Pariente</i>	164

CHAPITRE VIII**GABÈS ET LA DIFFUSION DU MODÈLE DJERBIEN 167**

Gabès et l'Arad	167
Menzel, une synagogue majeure disparue	168
Les autres quartiers de Gabès : Petit Djara, Djara et Bab el-Bhar...	172
El Hamma ou la persistance d'un type	175
Diffusion du modèle djerbien en lien avec les souks et les ksour	178
Synagogues liées aux nouveaux souks :	
Ben Gardane	180
Tataouine	182
Kébili et Al Aouina	187
Synagogues liées aux ksour :	
Médénine et Métameur	189
Zarzis et La Mouensa	192
Une dette typologique envers Pinkerfeld ?	196

PARTIE III**VERS LA MODERNITÉ... ET L'EXIL****CHAPITRE IX****ENTRE MÉDINA ET VILLE COLONIALE 201**

Maintien en médina et discrétion	202
Monastir, au cœur du rbat	202
Nabeul, un modèle d'immixtion	205
Kairouan et la mémoire de l'âge d'or aghlabide	210
Mahdia, une communauté discrète	215
Mateur, une synagogue néoclassique cachée	218
Synagogues accompagnant la colonisation	220
Villes nouvelles du Nord :	
Porto Farina (Ghar el-Melh) et Ras Djebel	220
Ferryville (Menzel-Bourguiba)	221
Vallée de la Medjerda :	
Medjez el-Bab	222
Souk el-Khemis (Bou Salem)	223
Souk el-Arba (Jendouba)	224
Le Cap Bon :	
Menzel bou Zelfa	226
Soliman	227
Villes coloniales du Sahel et du Centre :	
Enfida	228
Ebba-Ksour (Dahmani)	228
Hajeb el-Aïoun et Sbeïlla	230
Sidi Bouzid, Kasserine et Thala	232
Mettaoui	233

CHAPITRE X**TUNIS, SORTIE DE LA HARA ET EXTENSION EN BANLIEUE 235**

Options stylistiques nouvelles	236
Bet Yaakov rue de la Loire	236
Dar Guedid, une tentative d'architecture officielle néo-mauresque	237
Hors du "ghetto" et extension des oratoires privés	239
« Une grande et belle synagogue moderne »	244
Le Temple Osiris, un projet de francisation	244
Le projet Valensi (1912) : un style franco-tunisien, Art Déco avant l'heure	247
L'apogée : le temple de 1937	249
Suburbanisation et villégiature	256
Les HBM et la synagogue de Beau-Site	256
L'Ariana, « petite Jérusalem »	257
La Goulette et le Kram	260
La Marsa : un orientalisme balnéaire	264
Hammam Lif : Bit Sefer Ibri	267
Or-Thora, dernier feu de la Hara	268

CHAPITRE XI**VERS LA VILLE NEUVE : MONUMENTALITÉ ET MODERNITÉ 271**

Sousse, un développement bipolaire	272
La Grande synagogue en médina	273
Keter Tora en ville neuve	276
Béja, du rbat au quartier européen	279
La Grande synagogue du rbat	280
La synagogue Rebbi Fraji	281
Bizerte, monument majeur de la reconstruction	284
De la synagogue traditionnelle...	284
...à la monumentalité moderniste	285
Sfax, du rbat à Picville : point d'orgue	288
Le quartier juif du rbat et son extension	288
La Reconstruction : la synagogue Edmond Azria	290
La dernière Grande synagogue de Tunisie	293

CHAPITRE XII**TRANSFERT DE MÉMOIRE ET HÉRITAGE TUNISIEN 297**

La mémoire de la Tunisie	298
Diffusion du "type djerbien" en Israël	302
Synagogues tunisiennes en France	305
Un héritage tunisien : le patrimoine partagé	309

Notes**Glossaire****Sources et bibliographie****312****314****316**



CHAPITRE I

Les modalités d'une recherche

Au cours de ces sept années de recherche, on a pu nous demander : pourquoi étudier les synagogues de Tunisie ? Parfois pourquoi signifiait « à quoi bon ? », parfois seulement « le méritent-elles ? » Elles n'ont pas l'avantage d'une haute antiquité – la Grande synagogue de Tunis est aujourd'hui restaurée pour ses soixante-dix ans – et n'ont pas aux yeux des historiens d'art la valeur de celles de Venise ou Prague. Et pour certaines personnes, parties sans retour, puisqu'on ne pouvait les emporter, ne valait-il pas mieux les oublier ?

Il a donc fallu, par delà les motivations personnelles et la quête de mémoire, aussi légitimes qu'elles fussent, construire cet ensemble découvert surtout sur le terrain et dans les souvenirs des anciens – tant les archives manquent et l'histoire écrite est négligente de cette dimension – en faire un objet d'étude qui pût embrasser les magnifiques synagogues de Djerba comme les humbles oratoires, simples pièces affectées au culte par une famille. Ce sont plus des traces que des édifices qu'il nous a souvent été donné de retrouver, car l'on venait bien tard. Pour autant, à côté de l'inventaire

nécessaire à la reconnaissance de ce patrimoine méconnu, nous voudrions contribuer à la compréhension d'un champ du savoir où s'entrecroisent de très riches problématiques historiques, sociologiques, anthropologiques, architecturales, car la synagogue, ici comme ailleurs, est un objet complexe, le meilleur miroir d'une communauté. Peut-être ainsi avons-nous, grâce à cet objet multiforme et diffusé sur tout le territoire, tenté d'écrire les épisodes d'une histoire un peu différente de celle qui a dominé jusqu'ici, souvent trop marquée par le point de vue des élites tunisoises. La synagogue nous a mené non seulement au seuil d'architectures vernaculaires qui échappent souvent à l'historien d'art, mais également au cœur d'une culture plus diversifiée qu'elle ne paraît dans les livres d'histoire.

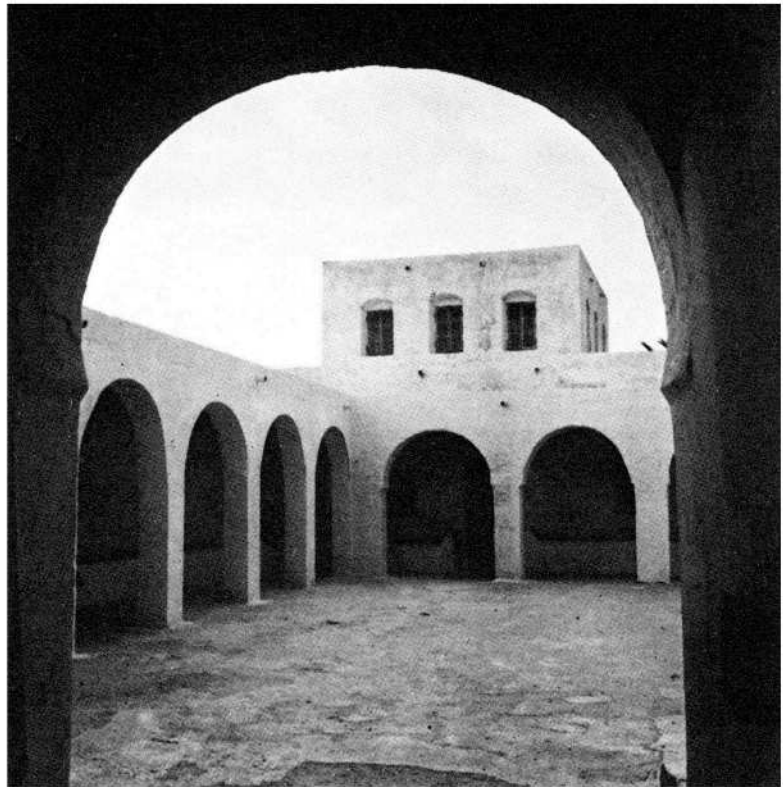
L'architecture des synagogues étant, d'une part, le reflet d'une culture en dialogue permanent et de mutations voulues ou subies par une minorité plus ou moins intégrée dans une autre culture qui la modèle, et, d'autre part, un instrument d'expression, voire de transformation de l'identité, elle doit être abordée moins sous l'angle des questions



esthétiques que de la fonction religieuse, des impératifs sociaux et des aspirations identitaires. Cela demeure globalement vrai des synagogues de Tunisie, mais la situation d'étude prend une autre dimension du fait qu'il s'agit, pour la plupart, d'édifices en déshérence ou transformés. Néanmoins, nous n'avons pas souhaité adopter la démarche du bilan assez douloureux de Rivka et Ben-Zion Dorfman dans *Synagogues without Jews* (2000), nous avons privilégié une reconstitution historique qui dépasse la situation actuelle, qui donne à cet objet patrimonial, c'est-à-dire un objet historique inscrit dans un présent, une épaisseur historique telle qu'on en saisisse encore la dimension vivante et le sens originel.

Cependant, lorsqu'on pénètre dans un édifice fermé depuis plusieurs décennies, dans un lieu de culte sans fidèles, par delà l'émotion d'abolir tout à coup et pour un instant la distance temporelle, une interrogation surgit inévitablement sur le devenir de ce monument. Avant que la Grande synagogue de Sfax ne soit nettoyée et repeinte, nous avons pu, par exemple, filmer certains détails qui attestaient ce temps suspendu : en 2007, dans le local qui jouxte le *hekhal*, était placardé le calendrier des fêtes israéliennes de l'année 5722, donc de septembre 1961 à août 1962, temps de nombreux départs... La vie semblait s'être figée en 1962 aussi dans la synagogue Azria... Or les bâtiments, ancrés dans l'espace, attachés à la terre, ne peuvent, sauf à de rares exceptions, se transplanter ou se remettre au musée, c'est donc sur le terrain qu'il faut les étudier et leur assurer un éventuel avenir...

La constitution des synagogues en objet de recherche passe par la reconnaissance de l'œuvre de nos prédécesseurs, dans les pas desquels souvent nous nous sommes placés avec le sentiment de poursuivre leurs quêtes, avec les regards desquels nous avons parfois vu les choses et mesuré les effets du temps ; elle passe encore par l'établissement d'un corpus qui le légitime en en montrant la teneur et l'ampleur, cela relevait donc d'un intense travail



▲ Djerba, Hara Kebira. Vue de la synagogue Rebbi Chalom à partir de la cour. Cliché de Jacob Pinkerfeld en juin 1954 (Pinkerfeld 1974, 28).

de terrain ; elle passe enfin par une réflexion sur les fonctions assumées par la synagogue dans cette culture, non pas seulement comme lieu de culte, mais comme lieu de construction de la mémoire et de la transmission.

REGARDS

Toute recherche, surtout lorsqu'elle comporte une importante enquête de terrain, amène à retrouver la trace de ses prédécesseurs, non pas tant dans une perspective historiographique en garantissant la validité que dans le sentiment de regarder les mêmes objets sous un éclairage modifié par le temps écoulé et les espaces parcourus. Il se crée alors une solidarité dans cette quête, un peu comme entre des explorateurs, et nous avons tenu à rappeler ces chercheurs qui ont visité avant nous les mêmes synagogues, ont laissé des traces écrites ou photographiques, dont nous nous efforçons de donner une vision qui ne soit pas seulement documentaire, mais sensible. Tous ces regards, qui nous ont précédé, ont nourri notre propre regard.

C'est pourquoi ce n'est pas seulement une



◀ Sfax, vue actuelle de la salle de culte dans la synagogue Beth El, depuis sa restauration en 2008.

◀ Commission de gestion du culte israélite, carnet de reçus pour la vente des mizwot, Sfax, synagogue Edmond Azria, 5 février 1962. Sfax, Archives de la communauté israélienne.

histoire de l'architecture qui se construit, mais une approche enrichie de la diversité des expériences et des cultures rencontrées. Nos propres objectifs prennent sens dans la continuité de ces regards. Certes nous ne saurions nous identifier avec le Hida ou Benjamin II, mais avec les chercheurs qui, depuis le début du XX^e siècle, ont arpenté ce pays, sans s'aventurer beaucoup d'ailleurs vers l'intérieur, qui dès lors nous ménagea quelques surprises. Aussi étions-nous animés par des motivations bien différentes de celles de Nahum Slouchz, lithuanien francisé, qui, cent ans avant, fasciné par la question des origines et des « judéo-berbères » n'en menait pas moins, en même temps, une enquête sur les possibilités d'implantation et voyait la fin d'un monde..., déjà moins différentes de celles, cinquante ans plus tard, de Jacob Pinkerfeld, un architecte israélien d'origine polonaise, lancé dans la quête des synagogues d'Afrique du Nord dont il pressentait, non sans raison, qu'elles allaient disparaître..., plus proches encore de celles de Yossef Yinnon, notre ami Paul Fenton, et de sa femme qui sillonnèrent dans l'été 1976, comme auparavant le Maroc et le Moyen-Orient, une grande partie de la Tunisie, visitant des communautés entrées dans ce qu'il convient d'appeler maintenant l'ère postcoloniale, qui est aussi l'ère des interminables conflits israélo-arabes... À Djerba, on nous a montré la maison où s'étaient installés Abraham Udovitch et Lucette Valensi en 1978 et 1979 pour travailler à leur *Last Arab Jews*... Trente ans ont passé sur l'île et ses communautés, sans que la fascination soit moins forte. C'est à La Marsa que nous avons découvert le reportage de Denise Bellon, photographe passée en Tunisie en 1947, et qui, après l'original Samama Chikly venu vers 1910, avait succombé aux charmes de Djerba, surtout des Djerbiens et Djerbiennes. C'est aussi au regard des écrivains qu'il convient de donner place ; ils ont indéniablement contribué à forger notre vision, même si c'est pour en mesurer la dimension chimérique : ainsi, parce que Camille Maclair, en quête des *Douces beautés de la Tunisie*, y avait séjourné, le premier hôtel de Tunis que nous avons choisi fut le Carlton : mais soixante-dix ans avaient irrémédiablement passé... Notre regard a donc quelque chose d'un peu hybride situé qu'il est, entre hier et aujourd'hui, entre celui de Camille Maclair et celui d'une enfant de la rue Damrémont, près de Bab el-Khadra. C'est donc la mémoire de ces regards tout autant que la mémoire des lieux aujourd'hui désertés qui furent notre guide.

Nous avons rassemblé tout ce qu'il était possible sur le plan historique, mais il nous a paru primordial de parcourir le terrain, d'affronter les aléas et embûches de l'enquête sur place pour donner un

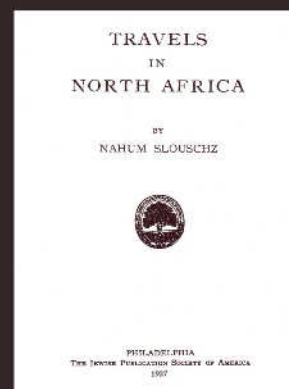
Nahum Slouchz (1871-1966)

Savant né en 1871 près de Vilna (Lituanie) et formé à Odessa, Nahum Slouchz adhéra très jeune au sionisme et s'efforça de faire revivre l'hébreu, langue dans laquelle il écrivit pour divers journaux. En 1891, il est envoyé en Palestine par un comité sioniste d'Odessa. Poursuivant ses études à Genève, puis à Paris, il se spécialise dans les études sémitiques et dans l'histoire littéraire juive (*La Renaissance de la littérature hébraïque* (1743-1885). *Essai d'histoire littéraire*, 1902), tout en poursuivant ses activités politiques et de traducteur de l'italien et du français (il traduit en hébreu Zola, Maupassant,

Flaubert...) En 1904, il obtient une chaire de langue et littérature hébraïques à la Sorbonne. Il enseignait aussi à l'École Normale Orientale de l'A.I.U.

Envoyé en mission au Maroc, puis en Libye et en Tunisie (1906-1912), il y relève les inscriptions, explore les communautés des régions reculées, tout en étudiant les possibilités d'implantation de colonies juives en Cyrénaïque par exemple. Il découvre ainsi des formes « bibliques » de judaïsme, avec lesquelles, malgré la distance culturelle qui l'en sépare, lui le savant européen fils de rabbin lituanien, il se sent solidaire, au nom d'une unité du peuple juif et de l'histoire, plus qu'au plan religieux (Slouchz 1927, 167). Il va s'efforcer de trouver en eux les traces du passé juif, voire de les rapprocher des origines palestiniennes, car sa vision sioniste modèle parfois ses recherches. De même, son approche demeure celle de tous les voyageurs façonnés par la modernité européenne et le colonialisme, il est persuadé que c'est un monde en voie de disparition qu'il découvre : dans la préface de la version anglaise de son *Voyage d'études juives en Afrique* (1909), parue en 1927, il écrit : « Maintenant que l'Afrique est entrée également sous l'égide de l'influence occidentale, la pénétration de la civilisation française et l'émancipation de nos frères de Tunisie et du Maroc, suivant en cela l'exemple des Juifs algériens, vont faire disparaître le caractère spécifique du juif africain. Comme c'est déjà le cas dans les grandes villes françaises d'Afrique, les changements sociaux ont eu un effet radical sur les masses de la population, qui perdent rapidement leur individualité et leurs traditions millénaires. »

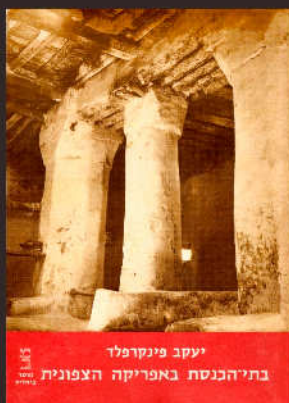
De ses travaux au Maghreb il tire un ouvrage, *Étude sur l'histoire des Juifs et du Judaïsme au Maroc* (1906), ses thèses *Hébreo-Phéniciens et Judéo-Berbères* (1908), *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères* (1909) ; quoique coéditeur du *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, ses travaux suscitent parfois des réticences soit pour leurs hypothèses audacieuses, soit pour leur caractère sionisant : ainsi appelé au Maroc par Lyautey, lors de l'instauration du protectorat, il est rapidement mis à l'écart, car on craint son influence sur les Juifs du pays. Promoteur de la déclaration Balfour en France et aux États-Unis, il s'installe en Eretz Israël en 1919 et devient archéologue : à ce titre, il découvre dès 1921 les mosaïques de la synagogue de Hammath près de Tibériade.



Jacob Pinkerfeld (1897-1956)

Architecte d'origine polonaise immigré en Palestine dès les années 1920, Pinkerfeld se spécialisa dans l'architecture des synagogues, étudiant celles de l'antiquité, d'Italie et d'Afrique du Nord.

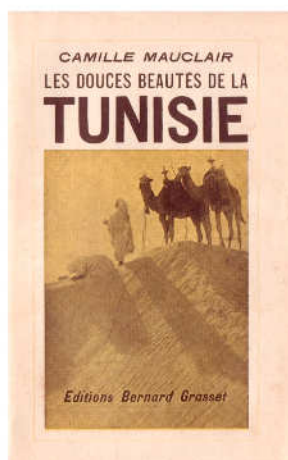
Durant l'été 1954, accompagné de sa fille, il parcourt le Maghreb et visite pas moins de 170 synagogues dont il donne relevés et photos. Son livre, *Batei-haknesset veAfrika haTsefonit* (*Les synagogues d'Afrique du Nord*), publié seulement en 1974, reste un témoignage irremplaçable, car Pinkerfeld a vu les communautés avant qu'elles ne se dispersent et bien des bâtiments qu'il étudia ont disparu. En Tunisie, il cherche surtout les plus anciennes communautés, Tunis, Sousse, Sfax, Gabès, Kairouan... négligeant le Nord et l'Ouest ; en revanche, passionné par Djerba et les synagogues issues des migrations djerbiennes dans le Sud, il en tire un article pionnier accueilli dans les *Cahiers de Byrsa* dès 1957. Son approche plus typologique qu'historique eut une influence majeure sur tous ses successeurs.



autre sens à une recherche qui pourrait ne déboucher que sur une sèche typologie. Nous ne négligeons pas la dimension de découverte d'un pan ignoré de l'histoire de l'architecture synagogale ; une fois la chatoyante Ghriba montrée, souvent dans les synthèses on se croit quitte... Déjà notre prédécesseur Pinkerfeld préconisait d'étudier les monuments avant de faire des synthèses...

En effet, au sujet des synagogues de Tunisie, le moins qu'on puisse dire, est qu'elles n'ont jamais fait l'objet de travaux systématiques, en dehors de ceux de Pinkerfeld, qui de plus, parcourant tout le Maghreb ne pouvait tout visiter. Les étapes d'une approche historiographique de la question montrent qu'en dehors de quelques témoignages de voyageurs ou de savants autour de 1900, le travail d'étude n'a été engagé qu'avec ce chercheur israélien exceptionnel. Ce ne fut évidemment pas un hasard si le moment choisi par lui pour réunir ce qu'il appelait « un témoignage du passé en voie de disparition », fut aussi celui où s'amorçait la désintégration des communautés juives. Il avait entrepris une étude de l'art juif, de l'architecture en particulier, qui l'avait amené à voyager en Italie (1939) et à se tourner vers l'archéologie en Israël.

▼ Camille Mauclair, *Les Douces beautés de la Tunisie*, Paris, Bernard Grasset, 1936.



Conscient des bouleversements en cours dans les pays musulmans, il avait compris qu'il était urgent d'étudier ces synagogues avant l'exode des communautés. Même si l'on s'aperçoit sur place que certains de ses relevés sont un peu approximatifs ou qu'il a négligé plusieurs aspects de la question, comme les implantations urbaines et les communautés du Nord, sa documentation reste irremplaçable et nous y avons puisé. Nombre d'édifices qu'il a visités en 1954 ont disparu. À sa démarche peut se rattacher celle du Center for Jewish Art, de l'Université hébraïque de Jérusalem dont un des programmes consiste à envoyer des missions dans divers pays pour faire le relevé des synagogues existantes en vue d'une reconstitution en 3D. Djerba a fait l'objet d'une telle expédition en 1997, celle-ci ayant rapporté le matériel de reconstitution de plusieurs synagogues de la Hara Kebira¹.

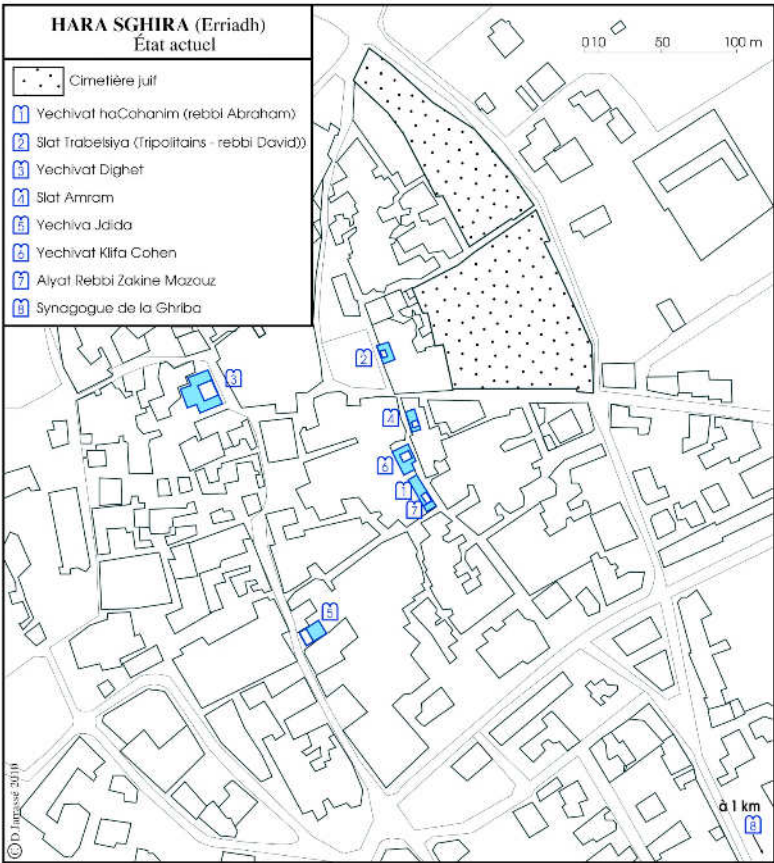
D'autres chercheurs ont parcouru une partie de la Tunisie, l'appareil photographique en main, mais sans entreprendre l'étude systématique des édifices. Une grande partie de l'effort des historiens intéressés par les Juifs de Tunisie a porté plutôt sur l'histoire communautaire, faisant la part belle à Tunis, lieu où se sont déroulés, avec le plus de vigueur, les processus d'acculturation, l'adoption des idéaux français ou sionistes et les péripéties de l'histoire politique. Les travaux de Paul Sebag (1919-2004) sont essentiels, mais ce pionnier, passionné par la sociologie urbaine et par l'histoire des Juifs, n'a pas donné de place, dans ses études, aux synagogues, hormis pour la Hara de Tunis². Ayant vécu lui-même les mutations et drames de sa communauté, il fut plus sensible aux données socio-historiques qu'au patrimoine religieux bâti. Néanmoins, il a contribué à établir le lien entre les générations de chercheurs qui, aujourd'hui, peuvent diversifier les approches ; les synagogues n'ont inspiré que deux esquisses dans le cadre des colloques franco-tunisiens organisés par la Société d'Histoire des Juifs de Tunisie et l'Université de La Manouba³.

Si l'on ajoute à cela le manque d'archives communautaires, on comprend la nécessité d'engager le travail sur le terrain. Encore fallait-il préalablement connaître la liste des synagogues. Or celle-ci n'existait ni à titre officiel ni dans une quelconque étude. Étaient connues seulement celles de Djerba, du moins celles que citait Pinkerfeld et celles de Tunis, d'après les arrêtés ministériels d'autorisation. Il convenait donc d'interroger les anciens et de visiter chaque ville où avaient été recensées des familles juives au cours des XIX^e et XX^e siècles, car il nous est vite apparu que beaucoup de communautés étaient nées sous le

HARA SGHIRA, VILLAGE DES COHANIM

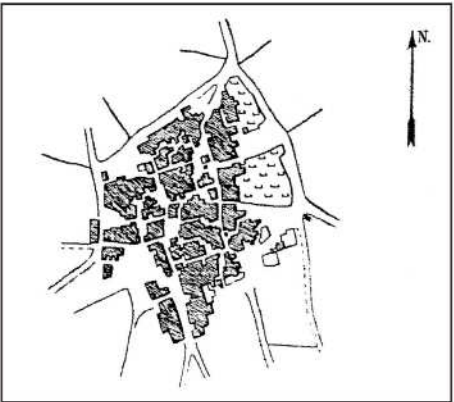
Par son isolement et sa configuration en quelques rues étroites recelant pas moins de neuf synagogues-yechivot, ce village de « prêtres » conserve l'image originale d'un type d'espace juif et d'habitat qui a disparu ailleurs, mais il est aussi malheureusement en train de se désagréger sous nos yeux sous le coup de démolitions, de constructions qui rompent son unité organique et d'une véritable tentative de « sidi-bou-saïdation »... Un patrimoine exceptionnel perd son âme, faute également de fidèles pour entretenir les lieux de culte. Plusieurs ont déjà disparu, l'un s'effondre, deux sont à l'abandon... Aussi est-ce à un essai de restitution de cet ensemble architectural exceptionnel, plus qu'à un historique toujours assez ardu à établir par manque d'archives, qu'il convient de se consacrer.

Le plan du village levé par le Lieutenant Gendre en 1909 montre qu'en fait, malgré l'accroissement de la population, le village juif, ce qu'il était exclusivement jusqu'aux années 1950, ne s'est pas étendu : il s'est densifié. Hara Sghira a vu régulièrement une part de ses habitants émigrer vers d'autres villes de Tunisie : 950 h. en 1909, 1500 à l'apogée en 1946. Le même espace est demeuré, délimité justement par un *erouv*. Une évolution architecturale notable est lisible, depuis la synagogue la plus ancienne, *yechivat haCohanim* dite aussi un peu improprement "synagogue" Rabbi Abraham (Cohen) qui peut remonter au XVIII^e siècle, jusqu'aux synagogues bâties dans les années 1930, à un moment de dynamisme incarné par l'action du grand rabbin Moché Khalfon HaCohen (1874-1950) et du grand rabbin Haïm Houri. Le noyau de cette construction, la salle de prière avec ses arcs traditionnels en chaînette, offre l'exemple de la discrétion extrême qui est un trait de la culture



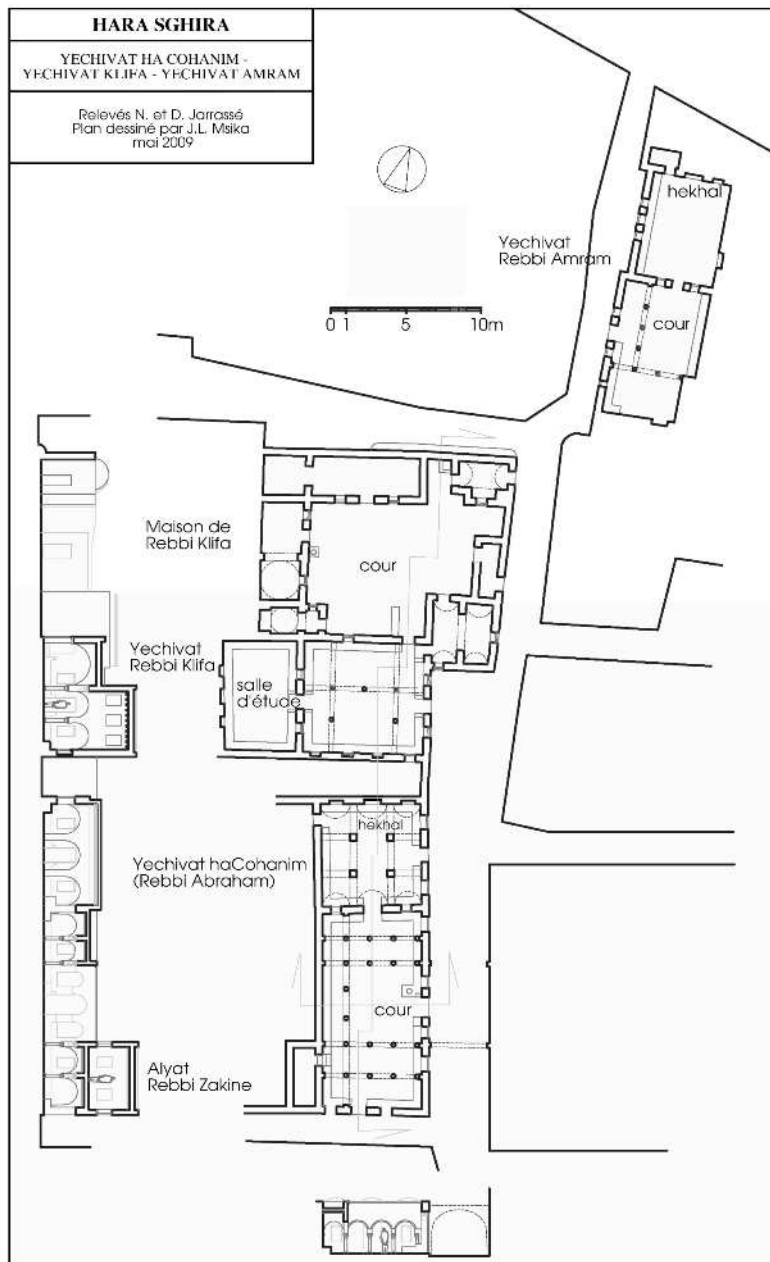
▲ Plan de la Hara Sghira, relevé par le Lieutenant Gendre (Gendre 1908).

▼ Vue des voûtes de la yechivat Rebbi Abraham, du lanterneau de la yechivat Rebbi Klifa ; au loin celui de la yechivat Dighet.



locale : absence de fenêtres, hauteur limitée, couvrement de voûtes en plein cintre banales ne se distinguant pas des habitations privées ; la même sobriété se retrouve dans la slat Trabelsiya, avec sa cour cachée derrière un grand mur et sa salle en retrait, obscure et sans ornement, ni colonne... En revanche, les *yechivot* des années 30, Dighet ou Rabbi Klifa, présentent les lanterneaux typiques répandus à Hara Kebira et dans tout le Sud. Ce furent longtemps les seuls étages qui apparaissaient sur l'horizon du village, avec un oratoire à valeur symbolique, alyat Rabbi Zakine Mazouz (1851-1915), construit au-dessus d'une dépendance de la yechivat haCohanim. Lieu d'étude, bibliothèque, oratoire c'est le dernier endroit où se sont réunis les sages de Hara Sghira avant la dispersion. Il convient de rappeler que les « synagogues » de Hara Sghira sont plutôt des *yechivot*, car, à la suite d'une décision des grands rabbins, il est interdit de les doter de *sefarim* afin que la Ghriba ne soit pas désertée. Cela explique que si l'on y rencontre des armoires saintes, elles n'ont pas l'ampleur des arches de Hara Kebira.

Le cœur du village juif est cette petite rue étroite à l'entrée de laquelle s'ouvre une arche qui prend valeur symbolique dans le système de clôture et nous fait pénétrer dans un monde à part : à l'angle, en hauteur, l'alyat Rabbi Zakine ; dans le prolongement, la yechivat haCohanim qui se déploie en longueur et se poursuit avec la yechivat Rabbi Klifa Cohen intégrée à l'unité d'habitation du rabbin, dont les éléments principaux ont subsisté



- ◀ Vue extérieure de la yechivat Rabbi Abraham.
- ▼ Cour de la synagogue.
- Détail d'un chapiteau des colonnettes de la cour.
- Alyat Rabbi Zakine au dessus de la yechivat Rabbi Abraham.
- ◀ Ruelle : au premier plan ancienne maison de Rabbi Klifa ; à l'arrière, la yechivat Rabbi Abraham.



jusqu'en 2008 : celle-ci montrait comment la maison traditionnelle djerbienne s'était adaptée au cadre resserré du village juif ; la rue forme un coude, sur la droite s'élève Dar Khamous, une maison communautaire qui hébergea l'O.S.E., puis, derrière un mur, on découvrait autrefois – car aujourd'hui, menaçant ruine, elle est murée – slat Amram, dont il nous a été impossible de préciser la date ; une fois traversé un petit carrefour, la rue se poursuit et derrière un grand mur percé seulement de deux petites fenêtres se trouve slat Trabelsiya, la synagogue des Tripolitains, dont l'intégration est remarquable ; en suivant cette rue, on rencontre bientôt une voie qui mène vers les cimetières.

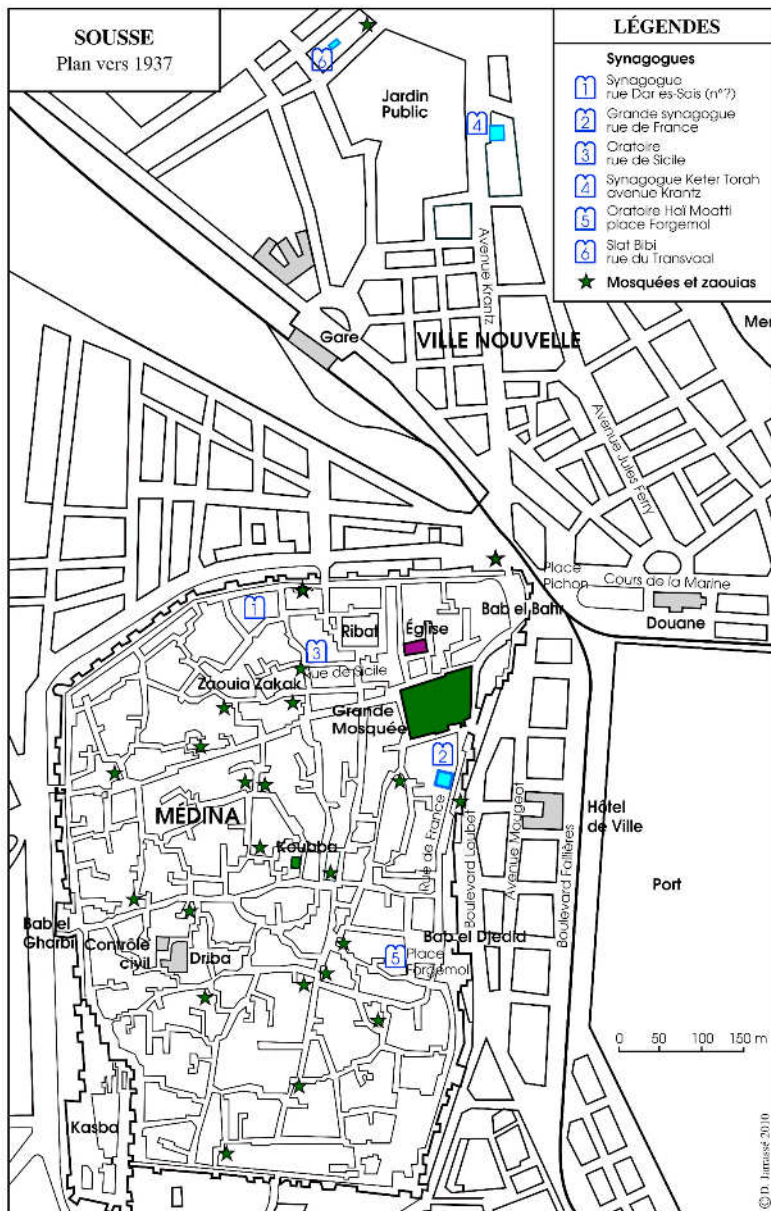
La proximité de ces cimetières est assez étonnante, non pas seulement par rapport aux traditions juives dans le reste du monde où l'on tend à éloigner le *beit haHaim*, la « maison de vie », du lieu de résidence, mais en considération du fait que les *Cohanim* n'ont pas le droit d'y entrer, voire d'en approcher : ainsi doivent-ils éviter cette rue bordée de part et d'autre par les cimetières. Celui qui est situé au nord a été étendu vers la rue, comme le montre le plan du Lieutenant Gendre ; une ancienne yechivat Boukhris qui a disparu, aurait été intégrée à ce périmètre. On connaît encore l'existence d'une yechivat Attia, à caractère strictement familial, aujourd'hui disparue.

Deux autres yechivot ont été construites durant les années 30 : au nord-ouest, la yechivat Dighet, dite aussi *haGadola*, car elle forme en effet un édifice régulier et imposant ; au sud-ouest, la yechiva Jdida qui, comme son nom l'indique, est la plus récente. Grâce à un état de 1897 qui signale 4 synagogues à Dighet, on peut déduire que les plus anciennes sont, après la Ghriba, les yechivot Rebbi Abraham, Rebbi Amram et Trabelsiya : notons qu'aucune de ces trois dernières n'a de lanterneau.

Yechivat haCohanim (Rebbi Abraham)



Le lieu le plus fascinant demeure, en raison de sa situation et de son ancienneté, la yechivat haCohanim dont la partie la plus vénérable consiste en trois petites travées de trois arcs en plein cintre ou en chaînette supportant des voûtes basses et irrégulières ; les arcs se poursuivent jusqu'au sol sans interruption les piliers n'ayant ni chapiteau ni base. On perçoit ici la simplicité des constructions originelles et la pénombre qui y règne typique de l'atmosphère des synagogues djerbiennes : la partie contenant l'arche sainte, ici évidemment une simple armoire vide, étant dans l'obscurité, en contraste avec une partie éclairée par la cour. Les colonnes et



la zaouia Ezzakak. Installée à l'étage de la maison qui fait l'angle, elle a cessé de fonctionner seulement durant les années 1970 : d'après certaines sources, elle aurait été nommée aussi slat el Hobra, l'oratoire de la confrérie Hevra Kadicha. Il apparaît donc qu'autour de 1900, les Juifs sont encore largement implantés dans la médina³ : une magnifique synagogue en conserve le souvenir.

La Grande synagogue en médina

La Grande synagogue de Sousse, rue de France, face au rempart, entre le marché Arraoua et la Grande Mosquée du XI^e siècle, est protégée par un grand mur aveugle percé d'un large portail qui desservait autrefois la synagogue située à droite et des locaux communautaires. Le vestibule, avec un sas sans doute aménagé dans les années 30, longe la synagogue et débouche au fond sur un escalier menant à des appartements, aujourd'hui effondrés, et sur une cour. Sur cette cour intérieure, carrelée et ornée de panneaux de céramique, se dresse la façade de la synagogue proprement dite, à laquelle on accède par deux portes pourvues d'un élégant encadrement de marbre sculpté. Les deux arcs portent des inscriptions hébraïques : le plus petit portail, à droite, comporte la bénédiction *Baroukh ata beshem Adonai* et sur la clé l'évocation en abrégée de la « sainte communauté de Sousse » : à gauche, au dessus de la seconde porte, est placé un verset traditionnel sur le seuil ou sur l'arche sainte, extrait du Psaume 118, 20 :



►► Sousse, rue de France, entrée de l'immeuble dans lequel est intégrée la Grande synagogue.

► Sousse, Grande synagogue de la médina, portail sur cour surmonté d'une inscription comportant bénédiction et mention de la "sainte communauté de Sousse"



Voici la Porte de l'Éternel, les Justes la franchiront.

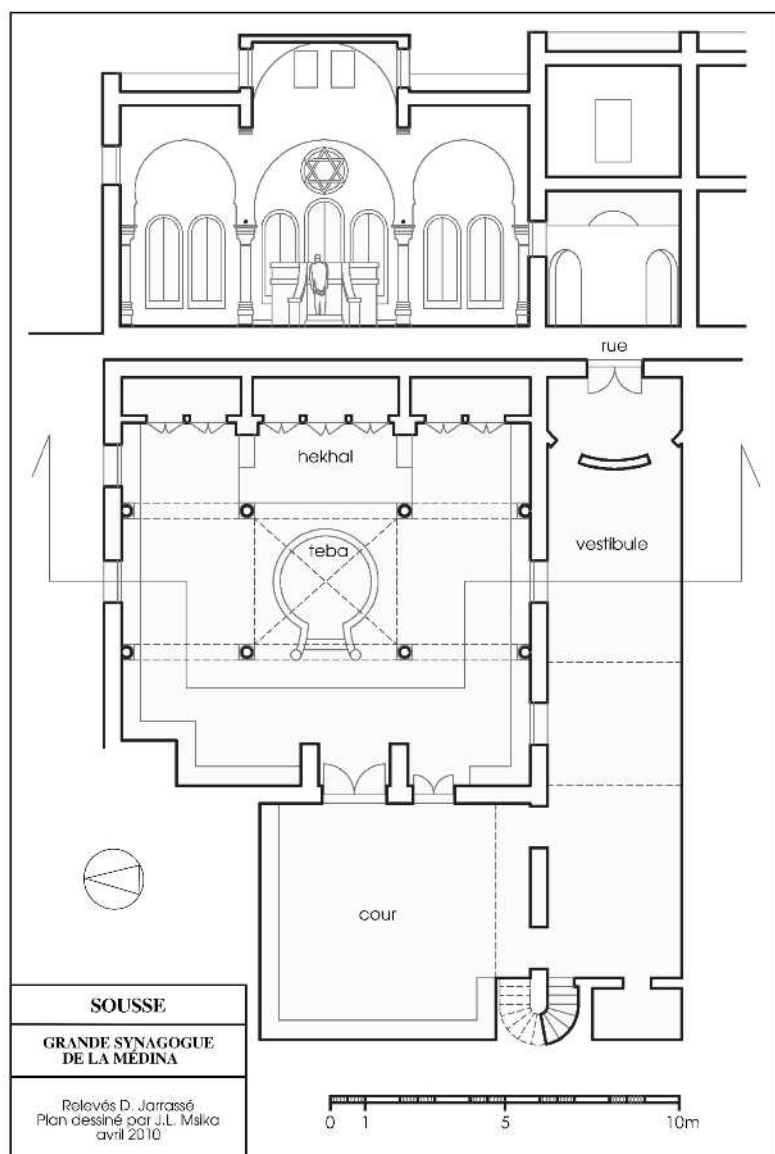
Au centre, la clé porte la date de [5]660. Dans la cour, des plaques commémoratives sont scellées, dont une dédiée aux morts de 1939-1945.

La salle de culte, vaste volume traversé au centre par des arcades, se développe sur une profondeur de 14 mètres et 9 mètres de largeur. C'est donc un plan traditionnel typique à peu près carré avec une *teba* de pierre au centre, placée sous un lanterneau en briques voûté d'arêtes et percé de huit fenêtres. Huit colonnes de pierre, disposées sur deux rangs d'arcades selon l'axe nord-sud (4 au centre et 4 collées aux murs), supportent de beaux chapiteaux de type hafside, proches de ceux de la partie nord-est de la Grande synagogue de la Hara, de Gafsa ou de Gabès-Petit Djara. Si la synagogue ne comporte aucune baie sur la rue, elle est éclairée, outre le lanterneau, par deux fenêtres sur le vestibule et deux autres, en vis-à-vis, donnant sur l'extérieur côté nord. Les murs sont recouverts des carreaux de céramique traditionnelle.

Le *hekhal* occupe tout le mur est : au centre, une arcade embrasse trois niches cintrées, de part et d'autre, deux couples de portes plus petites ; des inscriptions en hébreu rappellent la nature des *sefarim* qui y sont conservés et la mémoire des fidèles. Ce mur comporte des motifs en stuc d'une esthétique typique des années 30, période qui vit certainement la création de l'énorme *teba* d'un dessin original : circulaire et dotée d'une entrée évasée (3m50 de long sur 1m50 de large), elle est agrémentée par la polychromie des matériaux et des *maguen David*. Le mobilier consistait en bancs de bois le long des murs, d'où les bases de colonnes surélevées. La restauration d'une synagogue de cette qualité serait souhaitable avant qu'il ne soit trop tard.



C'est donc autour de 1900 que l'histoire de la Communauté de Sousse entre dans une période de mutation et de turbulences internes... Dans les années 1890, la Communauté était gérée « à l'ancienne » par un Comité de notables et deux Grands rabbins, David Jaoui et Nessim Tubiana, qui paraissaient trop conservateurs à une partie de la population, schéma classique en cette période de modernisation. Aussi, dès 1895, certains provoquèrent des élections pour renverser le Comité et réclamèrent de l'État l'institution d'une Caisse contrôlée par le ministère : à leur tête se trouvaient Joseph Silvera et Isaac Baranès. Dans une lettre au Contrôleur civil, en février 1900, à grands renforts d'explication sur le montant des taxes de la viande, les deux grands rabbins firent part de leur désapprobation d'imiter Tunis en instaurant une



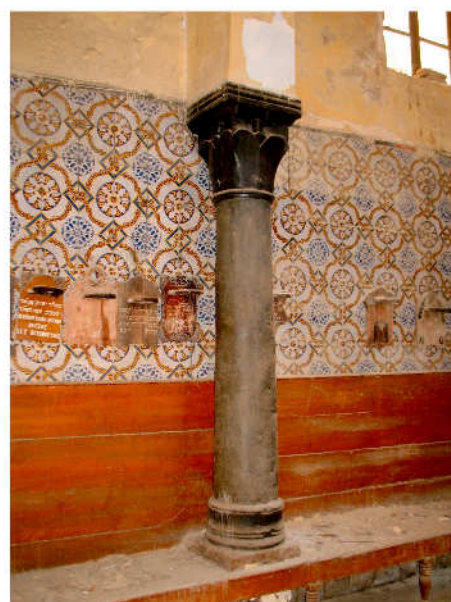
► Sousse, vue intérieure actuelle de la Grande synagogue.

◄ Portails de la Grande synagogue de la médina, vus de la cour intérieure.

▼ Lanterneau de la Grande synagogue.

▼ Colonne et banc de la Grande synagogue.

► Second portail sur cour de la Grande synagogue ; l'inscription de la clé donne la date de 1900.



Caisse et le priaient de les laisser gérer les affaires « comme par le passé ». Ils ne furent pas écoutés : dès le 19 août 1900, un décret établit une Caisse avec pour président Isaac Baranès. Est-ce à cette occasion que la synagogue de la rue de France fut bâtie, rebâtie ou ornée de marbres sculptés ? La date de 1900 a valeur symbolique. Très vite, forts de la connaissance du décret créant le Caisse de Monastir, les responsables de Sousse réclamèrent que la gestion des lieux de culte, et surtout de leurs revenus, fût inscrite dans leurs prérogatives ; un décret complémentaire du 21 avril 1909 le leur accorda. Il existait en effet des oratoires, mais l'affaire majeure fut provoquée par la création d'une association, à l'instigation du Grand rabbin Youssef El Guez, dit aussi Guez (1860-1934).

UN HÉRITAGE TUNISIEN : LE PATRIMOINE PARTAGÉ

Ce n'est pas un hasard si, durant ces mêmes années 90, une mutation se produit en Tunisie même, grâce à la politique du président Ben Ali revendiquant la pluralité religieuse comme composante de l'histoire et de la culture tunisiennes. Concrètement le président fait restaurer en 1994 la Ghriba du Kef et en 1996-1997 l'intérieur de la synagogue de Tunis, au moment où à Natanya est posée la première pierre de sa réplique... Plutôt que des mémoires concurrentes, il faut y déceler les deux faces d'une même conscience des enjeux cruciaux du patrimoine pour bâtir l'avenir.

À travers ces synagogues, anciennes ou neuves, en déshérence ou en projet, s'expriment des valeurs identitaires, déterminées par les temporalités selon lesquelles nous vivons : celle de l'individu, très limitée, mais suffisante pour vivre les bouleversements d'un siècle meurtri par deux catastrophes, la Shoah et l'exode des pays musulmans ; celle de la communauté qui normalement nous survit, mais peut aussi, comme ici, disparaître ou s'exiler ; or, à chacun de ces niveaux, se transmettent des héritages.

Il y a donc un héritage (en arabe, patrimoine se dit plutôt héritage, *toural*) que les Tunisiens se doivent d'accepter, de se réappropriier s'ils ont jamais pensé qu'il était autre chose que tunisien. Le patrimoine juif tunisien fait partie de ces « apports valables de toutes les époques [qui] doivent être respectés », selon la recommandation de l'article de la Charte d'Athènes (1964). Bien plus, il en est partie intégrante, car la Tunisie n'a plus seulement une Direction des Antiquités, comme le rappelait Azedine Beschouch, lors d'un entretien⁸, mais un Institut du Patrimoine, c'est-à-dire de tous ses héritages, pré-islamiques, islamiques et modernes...

Au terme de l'étude du patrimoine d'une minorité désormais dispersée, une réflexion prospective s'impose. Travailler sur une architecture qui fut au cœur d'une communauté déplacée prend un autre sens si nous cherchons à comprendre la place actuelle de ses monuments. Inéluctable est la patrimonialisation des synagogues de Tunisie, puisqu'elles ont perdu le plus souvent leur fonction première. Elle l'est même si quelques offices sont encore célébrés, sous haute surveillance : elles sont dès lors les symboles d'une persistance et d'une foi dans l'existence possible d'une communauté juive en terre musulmane ou de son souvenir. C'est aussi vis-à-vis de l'étranger que fonctionne ce symbole dont la dimension politique, voire touristique, n'atténue pas la puissance. Un édifice, quelle que



▲ Tunis, la Grande synagogue restaurée en 2007-2008, pour ses soixante-dix ans...

soit sa qualité ou son histoire, n'est pas en lui-même patrimoine, il le devient. Il le devient par la reconnaissance que l'on en a, par la volonté du groupe qui le défend et par les valeurs qu'on lui fait transmettre. Or aujourd'hui, à côté de l'attachement des Juifs dont nous avons vu les signes patents, s'exprime en Tunisie une conscience du sens de ce patrimoine proprement tunisien et pas seulement juif. C'est là sans doute la clé de la convergence des restaurations réalisées et de l'aide que nous avons rencontrée dans nos travaux.

La mise en place de la République, avec sa nationalisation et sa laïcisation, avait entraîné la suppression des institutions juives – parallèlement à celle des structures des autres communautés religieuses non musulmanes et musulmanes – et une négligence du patrimoine, qui, pour être un trait d'époque, comme l'illustre en 1971 la destruction des Halles de Baltard à Paris ou la reconversion des bâtiments beylicaux, n'en a pas moins pris l'allure d'une liquidation des mémoires. Les sites juifs les plus vénérables – le cimetière de l'avenue de Londres (projet ancien que l'administration française n'avait pas osé mener à terme) transformé en jardin et la Grande synagogue de la Hara démolie – ont été sacrifiés au nom de la modernité. Or, à cette période d'« effacement des traces », pour reprendre la formule de Ricœur (2000) a succédé, dans les années 1990, une nouvelle conception du patrimoine et de sa réhabilitation. Aussi nous permettons-nous ces réflexions sur le devenir des synagogues dans la Tunisie d'aujourd'hui.

Par exemple, qu'est-ce qui désormais pourra

servir de "lieu de mémoire" de la Hara ? Deux édifices au destin symboliquement opposés : l'un, Dar Guedid, est devenu une école, sans que rien ne vienne rappeler sa fonction initiale : nombre de Juifs rencontrés en Israël et en France pensaient qu'elle n'existait plus ; l'autre, rue Achour, à l'intérieur saccagé et occupé par les pigeons est encore une synagogue. Peut-on laisser cet édifice en ruines dans la Hafsia en pleine restauration ? Dans les quartiers modernes de Tunis demeurent aussi quelques autres synagogues, rue Ève-Nohelle (Loire) ou rue de l'Inde (Hoche)... Ne doit-on pas s'interroger sur leur usage ?

Dans la quête d'une mémoire apaisée, la restauration de la synagogue de Tunis, qui s'est achevée en 2008, marque une étape importante dans sa pérennisation comme "lieu de mémoire" emblématique. Cet édifice, sur l'avenue de la Liberté, cible symbolique en 1967 des émeutiers anti-israéliens, est devenu le principal témoin d'une longue histoire, même s'il n'a que soixante-dix ans. Désormais trop grand pour les fidèles réunis dans un oratoire établi dans l'aile gauche, il doit assurer une nouvelle fonction comme témoin d'une société plurielle. Par delà, le cas tunisois, ce sont des dizaines de synagogues qui dessinent une image variée de la synthèse judéo-tunisienne.

Rêvons d'itinéraires régionaux qui mèneraient le visiteur tunisien ou étranger dans un monde reconstitué, de monuments en monuments, qui lui raconteraient l'histoire d'une minorité, d'une religion et surtout d'une symbiose, qui lui montrerait l'incroyable richesse du patrimoine juif encore sauvegardé et dispersé sur tout le territoire tunisien, où se mêlent simples bâtiments-témoins et chefs-d'œuvre artistiques...

Au Nord, partant de Tunis, où une synagogue devrait assumer aussi la fonction de musée, il passerait par La Goulette, admirerait l'originale synagogue « balnéaire » de La Marsa, comprendrait à Bizerte que la grande bibliothèque fut inaugurée d'abord comme synagogue en 1953, puis revenant sur Mateur, il découvrirait une synagogue cachée, sur Béja, il percevrait comment les Juifs étaient intégrés au point d'avoir des synagogues en médina à deux pas de la Grande mosquée ou sur l'artère principale du souk, impression de cohabitation qui se confirmerait en passant à Testour où une communauté de destin lia Morisques et Juifs, et en arrivant à la Ghriba du Kef...

Au Centre, du Cap Bon au Sahel, les étapes d'un parcours des chefs-d'œuvre de l'architecture synagogale seraient les synagogues de Nabeul, bien préservées, Sousse, Mahdia ou Kairouan, toutes en pleine médina – cette dernière pouvant retrouver

aisément sa fonction d'évocation de l'âge d'or juif de l'époque aghlabide... Essentielle serait la découverte d'une autre synagogue cachée, celle de Moknine, primordiale tant au plan historique qu'architectural et qu'il faut sauver en urgence. Ne peut-on aussi être frappé du contraste saisissant entre les fastes modernes de la Grande synagogue de Sfax et la discrétion d'un lieu de culte miniature, mais de forme parfaite, à Sbeitla, dernier témoin de ces petits synagogues de l'intérieur ?

Dans le Sud, nous souhaitons au voyageur les émerveillements qui ont été les nôtres en découvrant les synagogues des oasis, des montagnes, des *ksour* et de Djerba... À Gabès, El Hamma et Gafsa, à Tamezret comme à Matmata, deux lieux exceptionnels qui conservent des synagogues exceptionnelles – l'une, intacte, mais fragile, havre de paix et de spiritualité accrochée au rocher, l'autre, semi-troglodytique et intégrée au site –, à Zarzis et dans sa voisine, La Mouensa, en tous ces lieux, il comprendra comment durant des siècles une cohabitation harmonieuse (qui n'exclut pas des phases de tension) a donné naissance à un patrimoine « partagé », remarquable d'abord par la qualité de son intégration et comme nous dirions aujourd'hui par son « écologie ». Dans tout ce parcours, nous conseillons au voyageur de s'arrêter plus particulièrement à Tataouine pour contempler le meilleur témoignage, en dehors de Djerba, des synagogues du Sud : peu remaniée, la synagogue a conservé sa structure et son décor anciens, du type de ceux qu'avait la Ghriba avant ses embellissements successifs de la fin des années 30 à nos jours. Dans la lumière tamisée par la poussière, nous avons nous-mêmes évoqué le souvenir de ceux qui la bâtirent, y prièrent et s'en sont allés.

Arrivé à Djerba, le visiteur n'en croira pas ses yeux devant une vingtaine de synagogues réparties dans deux villages, parfaitement intégrées, et face à la Ghriba, lieu solitaire riche d'une aura née de son pèlerinage, mais aussi d'un patrimoine immatériel séculaire. Dans cette île, dont la culture est déjà tellement spécifique, la composante juive, toujours vivante, prend une coloration totalement originale en raison d'une histoire particulière, mais aussi de l'élaboration d'un type architectural propre, et par delà, d'un espace de vie. Les synagogues de Hara Kebira sont une anthologie des modèles architecturaux et des décors des synagogues du Sud, mais encore des lieux vibrant de vie religieuse où s'est maintenue cette culture. On souhaiterait qu'en entrant dans Hara Sghira (Erriadh) s'éveille la conscience de pénétrer dans un lieu sanctifié par sa fonction religieuse, son histoire et sa beauté, un lieu où souffle(ait) l'esprit ; qu'une protection au titre du patrimoine tunisien, relayée par un label Unesco

Patrimoine mondial, vienne au plus vite protéger le village de la « sidi-bou-saïdation » et le conserver aux générations futures ! Reposez-vous enfin dans la sérénité de la cour de la yechivat Rebbi Abraham dont vous apercevrez, dans la pénombre, les arcs en chaînette d'une émouvante simplicité.

Pour les Juifs originaires de Tunisie, puissent-ils percevoir d'abord, au delà de son importance historique et identitaire, l'ampleur du patrimoine conservé, même s'il a été parfois mutilé et demeure en danger, et y puiser une mémoire apaisée, et après l'arrachement, un attachement renforcé.

Pour le Tunisien, qui, au cours de ce voyage, se sera réapproprié une part de son histoire commune et y aura puisé de la fierté, ce patrimoine sera non plus seulement « hérité », mais, selon un mot profond de l'historien Pierre Nora, « revendiqué »⁹. Signe de ce processus, les restaurations évoquées et celles qui ne devraient pas manquer de suivre, mais

aussi nos recherches soutenues officiellement et rendues possibles par un contexte de compréhension qui a permis d'inoubliables rencontres.

Pour l'historien de l'art et le touriste sensibles à la diversité des cultures et des religions, ce voyage, s'il est moins sentimental, n'en sera pas moins riche de la connaissance d'un des ensembles majeurs de synagogues conservées en terre d'islam et attestant des siècles de culture juive et judéo-musulmane, et de la découverte de monuments rares ou uniques.

Notre livre a tenté d'en livrer la double dimension esthétique et humaine et de transmettre les clés d'appropriation, pour les uns et les autres, de cet héritage. Quelle que soit l'évolution de la situation sur le terrain, il est à sa manière un monument, voire un mémorial établi à travers les générations : une double mémoire, parfois seulement en gestation, parfois à l'état de traces, est à l'œuvre, que nous souhaitons apaisée et partagée.

▼ Djerba, Hara Kebira, synagogue des Cohanim, un soir de fête, après le pidyon hamor, 29 avril 2010, à la veille du pèlerinage de la Ghriba.

